

Je n'ai pas besoin d'eux pour vivre

Alice

Le jeudi 21 mai 2015, entre 21h et 23h

J'y vais parce que je m'y sens un peu obligé. C'est vrai, quoi : ces gens ont tout organisé ; ce sont eux qui ont, en quelque sorte, mis en place notre créativité naissante. Bon, certes, j'espère en tirer quelque chose, mais c'est là une partie de mes pensées que je renie. Je la renie parce que je reconnais son existence, moi. Les autres se ruent à cette soirée comme des moutons, leur esprit artistique souillé par de bien basses considérations. Eux ne sont pas les spectateurs de pareils débats dans leur tête : naïfs et avides, ils sont bien trop aveuglés pour mener une quelconque investigation sur les causes mêmes de cet aveuglement.

Mais cette sensation de supériorité qui s'installe, n'est-ce pas là une autre nuance de cette corruption ? Non, certainement pas ; d'ailleurs, regardez : je peux la faire partir ; je peux arrêter de songer à tout cela. Si on m'en laisse le temps. J'aurai sans doute l'esprit plus tranquille, plus tard dans la soirée. Laissez d'abord mon cœur se calmer, mon souffle retrouver sa profondeur.

Trop tard : voilà que ça commence. Des textes sont lus. Terrifié, perdu dans une mer de mots étrangers, ne reconnais rien, pas même les songes qui s'emparent alors de moi. Qui sont ces gens dont les idées ont su se montrer plus percutantes face à ce jury qui, d'ailleurs, m'est tout autant inconnu ? Il doit y avoir une explication. Ah, la voilà : on nous a trompés : ces textes étaient étrangers à plus d'un titre et n'avaient aucun lien avec nous – nous, les vrais artistes. Venez-en aux faits ! Certes, j'apprécie que l'on me laisse respirer le temps d'un prélude, car j'étouffe, entouré de ces érudits qui semblent se connaître autant qu'ils sont familiers avec ces lieux qui me rejettent. Certes. Mais je veux savoir laquelle des cinq récompenses m'a été attribuée. Comment ça, « Tu n'auras sans doute rien » ? Je le sais, ça ! Mais... Oui, bon, d'accord, on va d'abord attendre.

Voilà la première nomination qui arrive. Rapidement. *Trop* rapidement. Je n'ai même pas eu le temps de sentir cette première possibilité de gloire relative m'échapper. C'est peut-être mieux ainsi : ne pas réaliser, ne pas souffrir. Passons. Écoutons plutôt l'extrait de la nouvelle. Mais quand même... Qu'a-t-elle de plus que la mienne ? Peut-être pourrais-je le découvrir si j'arrêtais de penser à tout cela, si j'étais attentif à la lecture qui en est actuellement faite. Ah, oui, ce n'est pas mauvais. Ça et là, cependant, on trouve des choses que j'aurais peut-être mieux

négociées. Mais devons-nous juger des textes sur des bribes ? Que dis-je... Des filaments ? Certainement pas.

Deuxième nouvelle primée. Les premières syllabes sont erronées, ne correspondent pas à mon œuvre. Bon, ce n'est pas moi non plus. J'attendrai la suivante. Toujours est-il que, statistiquement parlant, mes chances diminuent à chaque prix décerné. Mais quel poids ont ces statistiques lorsque l'on s'attaque à plus fort – ou moins fort, me souffle mon orgueil – que soi ? Chut ! Je n'arrive pas à écouter l'extrait. Ah, le voilà qui se termine.

Troisième nouvelle. J'en étais sûr : alors que je suis l'exemple type du candidat ingénu, vierge et sans prétention, en voilà un qui remporte une somptueuse reconnaissance en arborant un air détestable de premier – ou, en l'occurrence, de troisième – de la classe, cette classe qui refuse manifestement de m'admettre en son sein. Regardez-le sourire fièrement ! Aucune honte ; ça me dégoûte. Il m'a tout de même volé un prix !

Plus que deux. Étant donné qu'ils avaient annoncé que quatre gagnants sur les cinq étaient étudiants et que nous n'avons vu passer que des jeunes, il ne faut surtout pas qu'un jeune supplémentaire se lève. Puis, comme un boulet de canon ne visant personne en particulier mais occupant toute mon attention, le nom sort. Un nom d'étudiant. « Comment ça, un nom d'étudiant ? » me direz-vous. Je ne sais pas. C'est comme ça, la prétention humaine : si tout se passe comme prévu (que cela consiste en des événements heureux ou désastreux), on claironne « Je le savais ! », et on donne l'illusion que ces cas sont omniprésents en se taisant sagement lorsque quelque chose va de travers. Toujours est-il qu'il ne reste qu'un unique petit prix. Grand par la valeur, puisqu'il s'agit du plus prestigieux, mais semblant ridicule face à la foule de participants lésés. Dans ma folie cupide, je cherche un échappatoire : m'étais-je inscrit en tant que membre du personnel ? L'un des gagnants précédents était-il suffisamment âgé pour occuper un poste quelconque ?

La réponse ultime arrive. On nous prévient, pour ménager nos émotions, qu'il s'agit d'un membre du personnel. C'est bien ce que je disais : j'ai dû m'inscrire comme ça ; c'est moi, ce gagnant. La qualité de ma nouvelle ? Oui, elle n'est pas suffisante, mais quelle importance ? J'ai forcément gagné ! Je pense !

Le couperet pris la forme d'une femelle bien plus âgée que moi qui s'empara sans considération des offrandes littéraires qui lui furent tendues. Cette dame donne l'impression amère que gagner un concours n'est pour elle pas plus trépidant que d'aller faire ses courses.

Quelle mascarade. Ils nous avaient suppliés de rester jusqu'au bout, de profiter des festivités que nous allons maintenant débiter, et j'avais intérieurement acquiescé de bon cœur, mais maintenant que la jalousie a étendu son emprise jusqu'à mes sens, je me surprends à ne plus me sentir à ma place, à vouloir m'isoler. Tenir bon. Réfléchir, à défaut d'écouter pleinement. Mais écouter un peu, quand même.

Qu'espèrent-ils, en organisant ces concours ? Ils nous lancent les uns contre les autres, comme des chiens sur lesquels on ferait des paris. Peut-être présument-ils

que ces luttes nous endurcissent. Et puis, un affrontement de plus, noyé parmi ceux que l'on traverse quotidiennement, ça peut passer inaperçu. Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort, dit-on. Mais tout de même... Je suis bien au dessus de tels concepts, non ? Il s'ensuit que je suis au dessus des autres participants. Pourquoi ai-je été oublié ? ... Et voilà : non content d'avoir participé à cet entredéchirement, voilà que je laisse la nature humaine me dévorer moi-même. J'en ai plus qu'assez. D'ailleurs, à propos de dévorer, j'aimerais retourner à mes basses occupations de perdant : j'ai faim. Pourquoi est-ce aussi long ? Vous êtes encore en train de lire ces textes issus de votre prétentieux « atelier d'écriture » ? Ces récits épars qui poussent l'infamie jusqu'à contenir « du coup » ? Certes, j'en apprécie énormément certains passages, mais... Quoi ? Je frissonne ? Non, ce ne sont pas les textes : j'ai froid, je vous dit ! Vous ne me croyez pas ? J'ai froid. Froid et faim. Je crois.

Bon, combien de textes reste-t-il ? Ils en avaient annoncé huit, je crois. Il doit encore y en avoir trois. Comment ? C'est terminé ? J'ai dû me tromper. Vite, sortir. Partir loin de ces ingrats prétentieux. Mais avant, envoyer quelques messages avec mon téléphone. La salle se vidant, peut-être que, faute de meilleure occupation, quelques membres du jury viendront me féliciter. Non ? Oh et après tout, cessons de nous raccrocher à des espoirs aussi grotesques ; sortons sans rien dire, le visage aussi neutre que faire se peut. De toute façon, leurs compétitions détruisent tout ce qu'elles touchent. Comment peut-on être expressif et donner de l'écho à ses propres pensées si on se borne à les faire entrer en résonance avec un public que l'on ne connaîtra jamais réellement, voire qui nous est si inconnu que l'on se voit contraint de viser le centre grossier du prisme insaisissable des émotions animales ? Non, décidément, ce n'est pas ainsi que je souhaite fonctionner. Je veux voir la beauté en chaque chose à ma façon, et d'abord de cette façon. Tant pis pour tous ceux qui ne sont pas capables de comprendre. Il vaut d'ailleurs souvent mieux pour eux qu'ils ne me comprennent pas.

Je n'ai pas besoin d'eux pour vivre.

Voyez comme je descends ces marches, ouvre cette porte endormie et traverse l'étendue stérile de la route ! C'est une forme d'art : je déplace la matière, je communique par pressions interposées avec le sol qui me porte... Plus loin, un vent frais sort des confins de la saison courante pour m'éveiller à la vie. Vivre, voilà : sentir les choses, relever la tête quoi qu'il arrive, ne jamais perdre le ciel de vue, quelle que soit sa couleur.

Déjà, les idées – bonnes ou mauvaises, mais aucune importance, du moment que ce sont les miennes et que je les apprécie – fourmillent dans ma tête. Des pensées authentiques, honnêtes. Je vais avoir du travail, ce soir. Il faut que je saisisse ces songes frétilants tant qu'ils sont encore frais. Une heure de trop et leur aspect, leur saveur seront irrémédiablement altérés. Je dois profiter du trajet pour les laisser mûrir, à un rythme accéléré, tout en veillant à ce qu'elles ne m'échappent pas, remplacées par des choses futiles comme on en voit tout au long de nos journées. Mes idées rebondissent dans les recoins de ma tête comme dans un bocal. De temps en

temps, j'ouvre ce bocal pour en ajouter une, mais il faut faire attention à ne pas en perdre au cours de l'opération.

Me voilà arrivé. Vite : du papier, un crayon. Une surface plane, de l'espace vierge. M'étaler comme je m'appête à étaler ce graphite, reflet d'un moi bientôt passé. Capturer l'instant avant qu'il ne gagne en antériorité. Ensuite, seulement, je pourrai arrêter de penser : les mots figés le feront pour moi.

Écrire, écrire, que ces choses soient importantes ou non ; elles n'ont plus rien à faire dans ma tête à cette heure tardive. Je vous les laisse de bon gré. Moi, je dois aller me coucher, maintenant que mon esprit me le permet. Je raconterai peut-être autre chose demain. Pour moi-même.

Alice